

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Réjean Beaudoin and Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. & Issenhuth, J.-P. (1989). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 31(5), 137–140.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POUR NON-LISEURS

RÉJEAN BEAUDOIN
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Pour l'édification de la jeunesse lettrée

Sous une somptueuse jaquette couverture (*Adam et Ève*, eau forte de Rembrandt) et dans une impeccable facture matérielle de Paje Éditeur se présente le premier roman de Michel Dumas, *Cunnilingus* (Montréal, 1989). Préface par Christian Mistral, suivi d'une postface de Claude-Michel Prévost, composé de textes lus entre le Bar Centre-Ville et Les Foufounes Électriques, morceau de bravoure et œuvre de provocation («Dumas le génie chlorhydrique», écrit Christian Mistral), le livre surprend un peu, et d'abord par l'incongruité du rapport entre son enveloppe extérieure et son contenu, comme si le prestige et l'impertinence y cherchaient la formule d'une alliance tactique. Le texte confirme entièrement cette première impression d'une rhétorique de l'hyperbole, d'une surenchère du style, d'une pratique de la dépense verbale qui fait un peu nouveau riche de l'écriture et grand initié de tout ce qu'il y a de plus branché. Il se pourrait bien cependant que Michel Dumas soit un écrivain. Encore faudrait-il qu'il lui arrive un jour de se demander si le catalogue des lieux communs de la planète tels qu'on les trouve énumérés entre Cherrier et Mont-Royal, rue Saint-Denis, suffit vraiment à saisir le dernier mot du siècle qui finit.

R.B.

Pensée apache

«Tu le saurais si tu avais été là. Tu n'y étais pas et tu n'as pas besoin de le savoir.» J'ai trouvé cette maxime apache au milieu d'un récit rafraîchissant de quatre cents pages où Kafka aurait remarqué beaucoup de phrases parfaites: *Les cent premières années de Niño C****, par A. Kinney Griffith et Niño C*** (Seuil, «Points», 1989). Un récit plein d'audace: il en faut une bonne dose pour terminer un livre par les mots «J'ai fini». Qui oserait? Sauf en cas d'urgence, une loi apache interdit de nommer ceux qui sont partis pour le Grand Sommeil. C'est pourquoi je tais le nom de l'Indien.

J.-P.I.

Pour l'édification de la jeunesse lettrée (suite)

Les écrivains de trente ans, nés peu avant 1960, ont-ils d'autre choix que *l'outrance et la dérision*, eux qui sont entrés dans la vie adulte après *le confort et l'indifférence*? La vertu esthétique de l'excès, Pierre Savoie la pratique sciemment, à fond de train et avec délices dans *Autobiographie d'un bavard* (Montréal, l'Hexagone, 1989). L'inexpérience d'une vie racontée de l'enfance jusqu'à la vingtième année fournit ici la matière d'une belle expérience d'écriture sur le mode parodique. La centaine de pages de ce récit semble couler d'un seul jet, sans ratés, d'un style nerveux et libre de tous ses mouvements, économe d'effets inutiles mais abattant tout dans sa course, comme une charge impitoyable et bien menée. Voilà un narrateur qui ne manque pas de tempérament, qui tient fermement la plume et qui a du souffle. Tout ce qui pourrait peser, accabler et faire geindre ou bâiller s'y trouve plutôt transformé en salace férocité. Le vénérable album de famille y est allègrement profané, mais avec tant d'ingénuité et de plaisir ludique qu'on en demeure époustoufflé. «Notre poète local qui avait pourtant écrit: *Ô peuple, admire sur ma splendeur la honte de ta banalité* se recycla après une tentative de suicide dans le marxisme et l'animation culturelle.» (p. 80)

R.B.

Le jeune symbole

Avec une école primaire au grand complet, j'ai participé à la cérémonie de la plantation d'un arbre. Personne sur les lieux ne savait quelle espèce d'arbre on plantait. Devant le végétal mystérieux, quelques personnalités prudentes y sont allées d'un petit discours très général sur le «symbole de l'arbre». À la fin des discours, comme je ne manque jamais une occasion de gaffer, j'ai dit dans un élan joyeux: «Je connais le nom de l'arbre! C'est un symbole!» Le jeune févier a dû m'en vouloir, mais les personnalités, qui ont toujours un certain tact, ont fait celles qui n'entendaient pas.

J.-P.I.

Pour l'édification de la jeunesse lettrée (fin)

Diane-Jocelyne Côté, elle, a passé le cap de la quarantaine, plutôt difficilement si l'on en croit son *Lobe d'oreille* (Montréal, l'Hexagone, 1989), un récit de 109 pages qui dérive lentement entre l'obsession cinématographique de son écriture et une sorte de *parti pris des choses* qui, malheureusement pour le lecteur, n'a vraiment rien de pongien. La maquette de couverture affiche un collage de Carole Plante, image pulpeuse et techniquement reproduite de façon à ce que le tissu d'un fauteuil bourgogne (dont la narratrice s'entête à conjecturer la couleur pourtant dépourvue de tout mystère par le travail du maquettiste) fasse ressortir l'effilochement de ses fils qui semblent excéder le plan photographique du carton plastifié. Ce débordement des objets dans le champ dérouté de la conscience est du reste la première qualité de ce texte par ailleurs encombré de rengaines assourdissantes et de tics d'écriture. Très monoparentale et socialement conscientisée, la fille aux mille épithètes qui conduit le récit (de son propre point de vue, mais à la troisième personne) «grâce à ses sens performants s'abandonne à une sorte de vagabondage mental»!

R.B.

Invention d'un facteur

Quelqu'un se souvient du temps précieux où un facteur (Roulin) ou un jardinier (Vallier) pouvaient être les motifs du plus grand art. C'est Pierre Michon, auteur de *Vie de Joseph Roulin* (Verdier, 1988, 66 pages). Aujourd'hui, les facteurs ne peuvent plus rêver de voir leur figure immortalisée par la peinture, et voilà: ils perdent le sens de leur importance et toute prestance, ils se négligent et vivent machinalement. Aucun, à ma connaissance, ne correspond plus par lettres avec un grand peintre. À cause de cette décadence des postes, Roulin est devenu un idéal, une apparition, comme Van Gogh le voulait et comme Pierre Michon l'invente dans son magnifique livre minuscule.

J.-P.I.